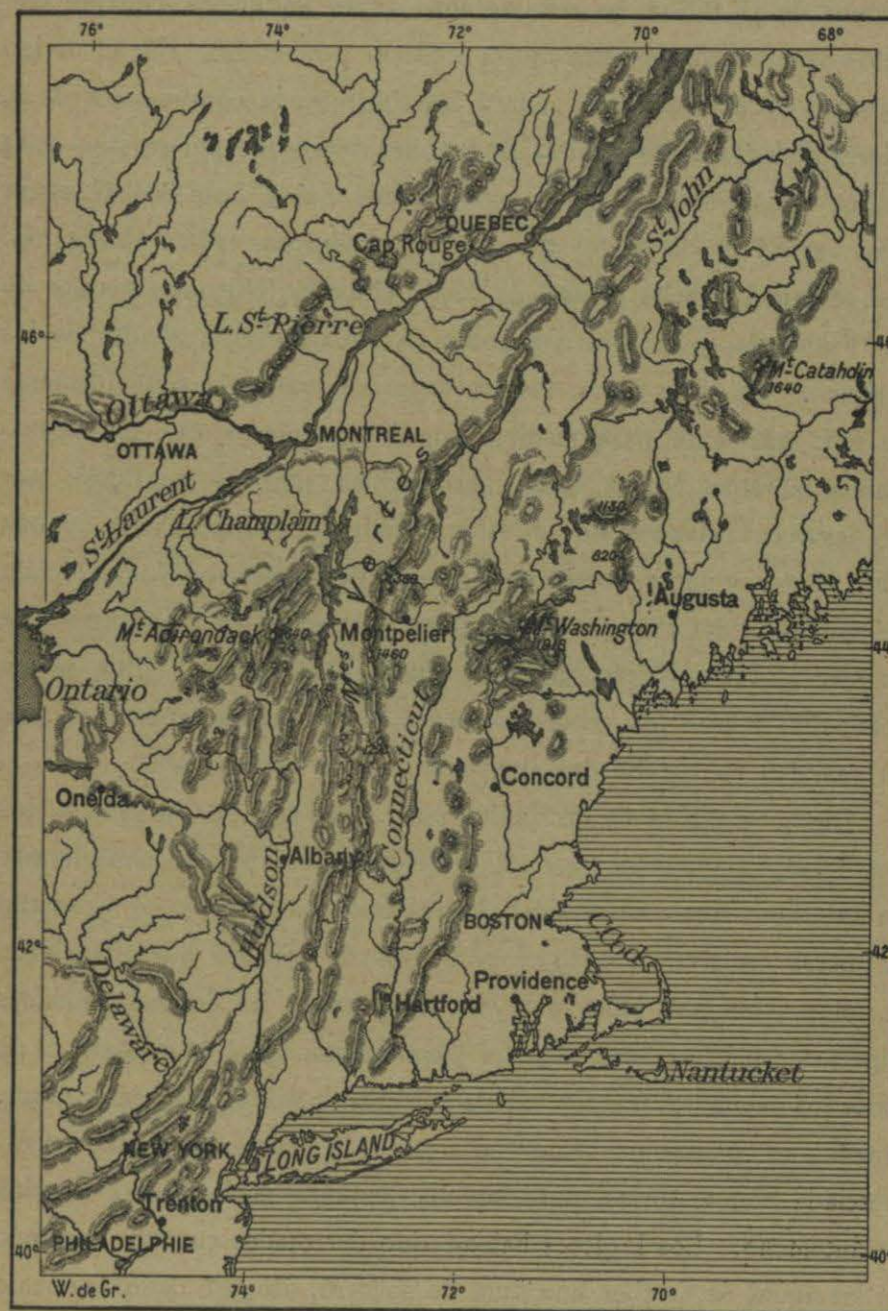


Mississippi, se hallaba roto en su punto de partida. Además, ese círculo de acordonamiento era en gran parte ficticio: el gran hemisferio de Nueva Francia, en su formidable desarrollo de 2,500 kilómetros, no tenía más que una ilusoria realidad fuera del Canadá propiamente dicho. Algunos lugares, muy distantes unos de otros, separados por inmensas praderas, anchos ríos y pantanos, bosques difíciles de atravesar, contenían un corto número de centenares de habitantes, y, en el resto del territorio, la influencia francesa sólo estaba representada por escasos «viajeros» ó mercaderes de pieles, casi todos mestizos que hablaban apenas algunas palabras de la lengua paterna y eran reprobados como criminales por los padres jesuitas del Canadá. Así, en cuanto los colonos bostonianos y virginios franquearon las montañas limítrofes para descender sobre la vertiente del Mississippi, no tuvieron la menor dificultad en romper la línea de los supuestos sitiadores. La única dificultad militar consistió en reducir el fuerte Duquesne que los Franceses habían elevado en el punto vital donde se reunen los dos ríos principales del Ohio, el Allegheny y el Monongahela. Ese fortín, reemplazado actualmente por la populosa y poderosa ciudad de Pittsburgh, atestigua la seguridad de golpe de vista que había indicado ese lugar de defensa, pero hubiese sido necesario que la pequeña guarnición de la plaza se apoyase sobre una población de inmigrantes: permanecía en el vacío, por decirlo así, y en 1758, después de haber sufrido numerosos asaltos, hubo de retirarse bajo el doble empuje civil y militar de los Ingleses; hasta la declaración de guerra hubiera sido inútil, el aumento rápido de la población que se hacía bajo pabellón británico hubiera bastado para anegar los islotes casi imperceptibles de procedencia francesa diseminados á grandes distancias sobre la vertiente del Mississippi. Si esos pequeños grupos no hubieran representado simbólicamente la nación enemiga que, durante siglos, había sostenido contra sus abuelos una lucha hereditaria, los Ingleses hubiesen podido considerarles como cantidad inapreciable.

Pero había los Indios: los colonos franceses del San Lorenzo y del lago Champlain, aunque poco numerosos en comparación de los Ingleses del litoral atlántico, estaban, no obstante, bien arraigados en aquellas regiones del tras-país para impedir la extensión y la

inmigración británica en la dirección del Norte y del Noroeste; además estaban aliados á tribus indias que les servían de vanguardia en

N.º 417. Bostonia y Canadá.



1: 6 000 000

0 100 200 300 Kil.

la guerra casi incesante de las fronteras. Los «Bostonianos», como se llamaban entonces los blancos de la Nueva Inglaterra actual, se

habían visto obligados á cambiar de política respecto de los Píeles Rojas á consecuencia del obstáculo que les oponía la colonización francesa. Mientras que en los primeros tiempos, siendo lectores asiduos de la Biblia, se consideraban como un nuevo «pueblo elegido» que entraba en una nueva «Tierra prometida», con el divino mandato de exterminar en ella á los Filisteos, la continuación de la guerra de exterminio hubiera podido ser demasiado peligrosa, y para resistir á los Franceses y sus confederados indios, hubieron de entrar á su vez en la vía de los tratados con poderosas tribus aborígenes. Así se inició aquella inexpiable lucha entre los Hurones, amigos de los Franceses, y las cinco naciones de los Iroqueses, aliados de los Ingleses. Un siglo antes, los Hurones hubieran sido probablemente de talla suficiente para medirse con los Iroqueses, que los Bostonianos lanzaban contra ellos; pero habían sido «convertidos» por los jesuitas, privados de su valor primitivo, transformados en una pasta blanda y dúctil, como lo eran en la otra mitad del Nuevo Mundo los Guaranis del Paraguay. También los Iroqueses, conscientes de su fuerza, aunque desconocedores de la obra funesta á que se les destinaba, fueron los vencedores en aquella lucha á muerte, en que en realidad se trataba del exterminio de su propia raza.

Desembarzados de los Indios por la fuerza ó por la astucia, los Bostonianos, ayudados por un ejército inglés, podían considerarse de antemano como dueños del Canadá francés. Cuando al fin estalló la guerra decisiva en 1759, los cuerpos de ejército que invadieron la colonia por tres lados á la vez, el centro y las dos extremidades superior é inferior, formaban un efectivo casi igual en número al de todos los habitantes franceses de la comarca, hombres, mujeres y niños. Apenas se comprende cómo fué posible la resistencia, hasta entremezclada con victorias, para aquella pequeña nacionalidad, vencida de antemano. Los Ingleses habían sido derrotados cuando, entrando en las aguas de Quebec una flota de socorro, aseguró definitivamente la anexión del San Lorenzo al imperio colonial de Inglaterra. Los puertos de Francia, bloqueados por los buques ingleses, no pudieron enviar refuerzos al Canadá. Además, ¿quién, entre las fiestas y las intrigas de Versalles, se inquietaba por un territorio que sólo representaba «algunas arpentas de hielo»?

## FRO

dans les buissons & dans les haies, où il s'éleve à 5 ou 6 piés, & quelquefois jusqu'à 10 dans des lieux frais & à l'ombre; les branches peu flexibles & qui se croisent irrégulièrement, sont couvertes d'une écorce cendrée, qui fait sur-tout remarquer cet arbrisseau, dont les feuilles un peu ovales & sans dentelures, sont aussi d'un verd blanchâtre; ses fleurs d'un blanc sale sont peu apparentes, quoiqu'assez ressemblantes à celles du chevrefeuille; elles paroissent au commencement de Mai, viennent toujours par paire à la naissance des feuilles, & durent environ quinze jours. Son fruit mauvais & nuisible, est une baie de la grosseur d'un pois, qui devient rouge & molle en mûrissant au mois de Juillet, & qui ne tombe qu'après les premieres gelées. Cet arbrisseau vient dans tous les terrains, résiste à toutes les intempéries, se multiplie plus qu'on ne veut, & de toutes les façons.

*Le chamacrasus à fruit rouge, marqué de deux points.* Cet arbrisseau ne s'éleve qu'à quatre ou cinq piés; ses branches qui se soutiennent droites, permettent de l'amener à une forme régulière; sa fleur qui a une teinte légère d'une couleur pourpre obscure, est plus petite que dans l'espece précédente, & n'a pas meilleure apparence; elle paroît au commencement du mois de Mai, & dure environ quinze jours. Ses fruits qui mûrissent au mois de Juillet, sont des baies rouges de mauvais goût, qui sont remarquables par les deux points noirs qui le trouvent sur chacune. Cet arbrisseau qui est originaire des Alpes & d'Allemagne, est très-robuste, réussit par-tout, se multiplie aussi aisément que le précédent, & par autant de moyens; mais on ne lui connoît pas plus d'utilité.

*Le chamacrasus à fruit bleu:* c'est un arbrisseau fort rameux qui s'éleve au plus à quatre piés; ses fleurs pâles & petites paroissent de très-bonne heure au printemps, dont elles ne font pas l'ornement. Son fruit qui mûrit à la fin de l'été, est une baie de couleur bleue, dont le suc aigrelet n'est pas désagréable au goût. Cet arbrisseau n'est nullement délicat; on peut le multiplier de graine & de branches couchées, qu'il faut avoir la précaution de marcotter, si l'on veut qu'elles fassent suffisamment racine, pour être transplantées au bout d'un an; mais il ne réussit que difficilement de bouture.

*Le chamacrasus à fruit noir:* c'est un fort petit arbrisseau qui ne s'éleve qu'à trois ou quatre piés; ses feuilles le font distinguer des autres especes par leurs dentelures. Ses fleurs qui sont petites & d'une couleur violette très-tendre, paroissent au mois de Mai, & sont suivies d'une baie noire de mauvais goût qui mûrit au mois de Juillet. Cet arbrisseau aime l'ombre & un terrain humide; il est extrêmement robuste, & on peut le multiplier de graine, de branches couchées, & de bouture; on ne lui connoît encore aucun usage. (c)

\*FROMAGE, le lait est composé de trois substances différentes: la creme, la partie séreuse, & la partie caséuse, ou le fromage.

On sépare ces trois substances de toutes sortes de lait. Ainsi on a tout autant de sortes de fromages au moins qu'il y a d'animaux lactiferes.

Nos fromages ordinaires sont de lait de vache. Les bons fromages se font au commencement du printemps ou au commencement de l'automne. On prend le lait le meilleur & le plus frais. On fait le fromage avec ce lait, ou écramé ou non écramé.

Pour faire du fromage, on a de la presure ou du lait caillé, qu'on trouve & qu'on conserve salé, dans l'estomac du veau, suspendu dans un lieu chaud, au coin de la cheminée. Prenez de ce lait: délayez-le dans une cuillière avec celui que vous voulez tourner en fromage: répandez de cette presure délayée une demi-drachme, sur deux pintes de lait; & le lait se mettra en fromage.

## FRO 333

Alors vous le séparerez avec une cuillière à écramer: vous aurez des vaisseaux percés de trous par les côtés & par le fond: vous y mettrez votre fromage pour égoutter & le mouler.

Quand il est moulé & égoutté, alors on le mange, ou on le sale, ou on lui donne d'autres préparations. Voyez l'article LAIT, où l'on entrera dans un plus grand détail sur les différentes substances qu'on en tire.

FROMAGE, (Diet.) le fromage est, comme tout le monde sait, un des principes constitutifs du lait, dont on le retire par une véritable décomposition, pour l'usage de nos tables.

On prépare deux especes de fromage; un fromage pur, c'est-à-dire qui n'est formé que par la partie caséuse proprement dite du lait; & un autre qui renferme ce dernier principe, & la partie butyreuse du lait, ou le beurre.

Le fromage de la premiere espece est grossier, peu lié, très-dilpósé à aigrir; il est abandonné aux gens de la campagne. Tous les fromages qui ont quelque réputation, & qui se débitent dans les villes, sont de la seconde espece; ils sont moelleux, gras, délicats, peu sujets à aigrir; ils ont une odeur & un goût fort agréables, au moins tant qu'ils sont récents: on les appelle communément gras ou beurrés. Plusieurs cantons du royaume en fournissent d'excellens. Le fromage de Roquefort est sans contredit le premier fromage de l'Europe; celui de Brie, celui de Saffenage, celui de Marolles, ne le cedent en rien aux meilleurs fromages des pays étrangers: celui des montagnes de Lorraine, de Franche-Comté, & des contrées voisines, imitent parfaitement celui de Gruyere: le fromage d'Auvergne est aussi bon que le meilleur fromage d'Hollande, &c.

Tous les Medecins qui ont parlé du fromage, l'ont distingué avec raison en frais ou récent, & en vieux, ou fort & picquant; ils ont encore déduit d'autres différences, mais moins essentielles, de la diversité des animaux qui avoient fourni le lait dont on l'avoit retiré; de l'odeur, du goût, du degré de salure, &c.

Les anciens ont prétendu que le fromage frais étoit froid, humide, & venteux, mais qu'il excitoit moins la soif que le vieux; qu'il resserroit moins le ventre; qu'il ne fournissoit pas un suc si grossier; qu'il nourrissoit bien, & même qu'il engraissoit; que cependant il étoit de difficile digestion; qu'il engendroit le calcul; qu'il causoit des obstructions, &c.

Le vieux étoit chaud & sec, selon leur doctrine, & à cause de ces qualités, difficile à digérer, très-propre à engendrer le calcul, sur-tout s'il étoit fort salé. Galien, Dioscoride, & Avicenne en ont condamné l'usage, pour ces raisons; & encore, parce qu'ils ont prétendu qu'il fournissoit un mauvais suc; qu'il resserroit le ventre, & qu'il se tournoit en bile noire ou atrabile: ils ont avoué cependant, que pris en petite quantité, il pouvoit faciliter la digestion, surtout des viandes, quoiqu'il fût difficile à digérer lui-même.

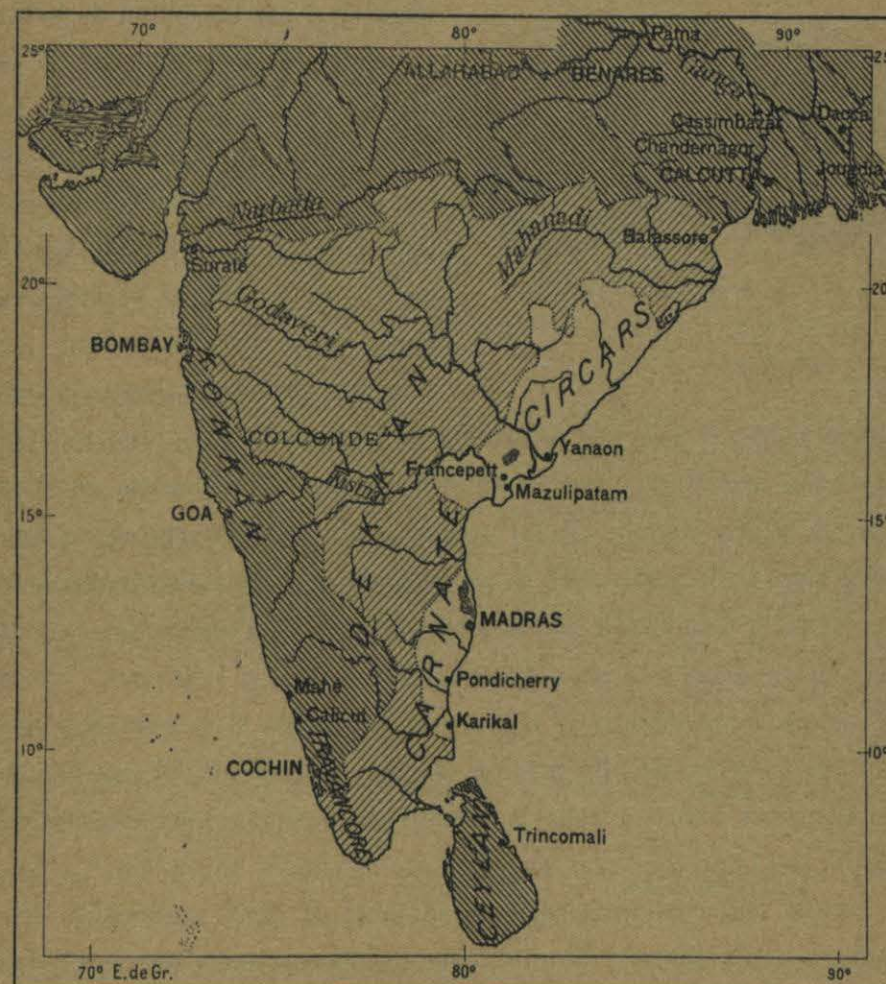
La plupart de ces prétentions sont peu confirmées par les faits. Le fromage, à moins qu'il ne soit absolument dégénéré par la putréfaction, est très-nourrissant: la partie caséuse du lait est son principe vraiment alimentaire.

Le fromage frais assaisonné d'un peu de sel, est donc un aliment qui contient en abondance la matière prochaine du suc nourricier, & dont la fadeur est utilement corrigée par l'activité du sel. Les gens de la campagne, & ceux qui sont occupés journellement à des travaux pénibles, se trouvent très-bien de l'usage de cet aliment, qui devient plus salutaire encore, comme tous les autres, par l'habitude.

Le fromage fait, c'est-à-dire qui a essuyé un com-

Sin embargo, los Canadienses, aunque execrando al traidor Luis XV, que les había abandonado con tanta negligencia, no dejaron de continuar Franceses á su manera y hasta con una fidelidad sin-

N.º 418. La India de Dupleix.



1: 20 000 000

0 250 500 1000 Kil.

Los establecimientos franceses están inscritos en letra minúscula de carácter pequeño; la factoría de Pondichery data de 1674; Chandernagor, de 1688; Mazulipatam, de 1724; Mahé, de 1725; Karikal, de 1739; Yanaon, de 1750. La costa oriental se hallaba bajo el dominio de los Franceses y su influencia se extendía hasta la proximidad de la costa del Konkan.

gular, que se explica por el aislamiento relativo en que se hallaron durante el siglo siguiente, por su agrupación sólida en una sociedad aislada respecto de la lengua y de la religión, á la par que por la

extraordinaria vitalidad de su raza, que, bajo aquel dichoso clima, merced al bienhechor trabajo de la tierra, se desarrolló numéricamente en proporciones casi sin ejemplo: los setenta y siete mil Franco-Canadienses que vivían en las márgenes del San Lorenzo en 1763, cuando el tratado de París los convirtió en súbditos ingleses,



Gabinete de las Medallas.

MONEDA DE BILLÓN ACUÑADA EN PONDICHERY  
LLAMADA DE LA «DEMI-BICHE»

llegaron á ser un millón de habitantes un siglo después; en la actualidad son dos millones.

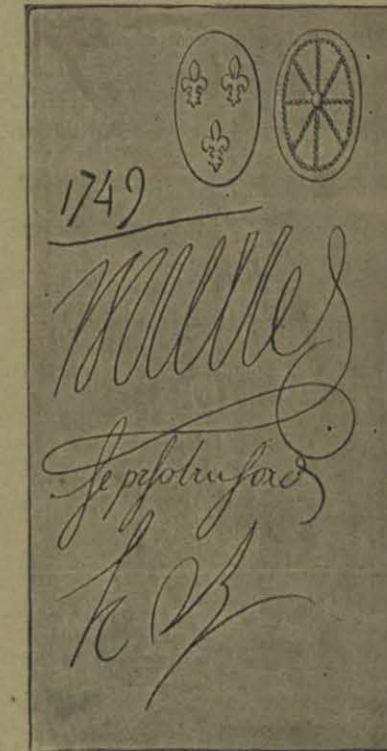
Francia salió de la guerra de Siete años tan profundamente humillada como no lo fué jamás. El tratado de 1763, que se firmó en París, como para hacer que pesara más abrumadoramente la vergüenza sobre el vencido, aseguraba á la Gran Bretaña casi todo lo que había constituido las posesiones coloniales de Francia en Asia y en el Nuevo Mundo. A tal precio consintió Inglaterra en no conservar para sí Belle-Isle, que había ocupado, y en no insistir demasiado acerca de la demolición de las fortificaciones de Dunkerque, exigida como «monumento eterno del yugo impuesto á Francia». Tanto mayor era la vergüenza de un tratado semejante, si se considera que París elevaba en aquella ocasión la estatua ecuestre del rey y que sus ministros hallaban todavía medios de aumentar su fortuna personal: era imposible caer más bajo.

Y sin embargo, precisamente entonces, Francia, justamente despreciada como Estado, alcanzó como nación la cima de su gloria: jamás alcanzó sobre el mundo mayor ni más legítima influencia. En aquel «siglo del Espíritu», el «más grande» de todos los siglos por el movimiento del pensamiento libre, resonaron en Francia las voces más elocuentes para clamar todo lo que podría engrandecer la inteligencia de los seres humanos, todo lo que contribuía á unirlos en una misma comprensión de la verdad.

Mucho más que el siglo del Renacimiento, y en proporciones mucho más considerables, el siglo de la filosofía tomó un carácter ampliamente objetivo, ignorando las fronteras de las estrechas patrias

para extenderse, no sólo á Europa, sino también á toda la humanidad, con sus razas diversas por las lenguas y los colores: se dirigía á todos los hombres de buena voluntad en la patria universal. El amor de todos los seres abrazados en el mismo ideal de justicia y de bondad se extiende hasta las estrellas: «Si, en la Vía láctea, un ser pensante ve otro ser que sufre, y no le socorre, peca contra la Vía láctea. Si, en la estrella más lejana, en Sirio, un hijo, mantenido por su padre, no le mantiene á su vez, es culpable contra todos los globos». (Voltaire.) Ese bello carácter de unidad de los mundos se manifiesta admirablemente en la obra de Montesquieu el *Espíritu de las Leyes*, que se cierne muy por encima de la Francia de Luis XV para buscar en todos los países y en todos los tiempos, en las relaciones del hombre con la Naturaleza, las causas de las diferencias políticas y sociales.

Voltaire emprendió una obra análoga en su *Ensayo sobre las Costumbres*, con menos serenidad, pero con mayor ardor. Este libro es un libro de combate dirigido principalmente contra la «infame», es decir, contra los hombres negros, inventores de mentiras, fautores de obscuridad, artesanos de ignorancia, que pervertían, embrutecían y corrompían las multitudes para oprimirlas con más seguridad. Buffon, el más majestuoso de los escritores del siglo XVIII, se apartó de la lucha ardiente, pero su paciente labor tenía por objeto rechazar también las leyendas absurdas y las explicaciones de la Iglesia sobre el origen del mundo, y exponer, en su magnífica sucesión, las *Épocas de la Naturaleza*, determinadas, no por una creación de arriba, sino por una evolución gradual de la materia. Vino después el maravilloso, el incomparable Diderot, que,



Archivos Nacionales.

Cl. Sellier.

MONEDA DE TARJETA  
EMITIDA EN EL CANADÁ EN 1749

Valor 7 sueldos 6 dineros.

en su candidez sublime de hombre honrado, intenta realizar el imposible asociando todos los sabios, todos los artesanos, todos los pensadores á la redacción de la *Enciclopedia*, gran libro que expone todos los conocimientos, todas las industrias y que da luz sobre todas las cosas, con intento de evitar la vuelta ofensiva de esos sacerdotes que, no obstante, tenían todavía una buena parte del poder material en sus manos y que el mismo Diderot no desafió siempre sin peligro.

Aunque nadie lea ya la *Enciclopedia*, reemplazada desde hace mucho tiempo por la ciencia en sus progresos incesantes, esta obra no deja de ser un monumento simbólico del bello ideal que se mostraba entonces á la humanidad consciente: el siglo XVIII es ante todo el siglo de la *Enciclopedia*. Para atenuar su efecto, los jesuitas, obligados á renunciar temporalmente á la prisión y á la hoguera, su método preferido de refutación, trataron de luchar valiéndose de una empresa análoga. Desde su convento de Trévoux lanzaron su *Diccionario*, antigua obra de Furetière, revisado por el protestante Basnage, después de nuevamente acomodado por los reverendos padres al uso de las personas piadosas<sup>1</sup>. Pero desde el punto de vista de la conmoción moral producida, no había comparación posible entre las dos «Enciclopedias». Los mismos jesuitas desertaban de su orden para convertirse al libre pensamiento, á la investigación desinteresada de lo verdadero. El clérigo Raynal fué uno de esos tráfugas, y dió una bella garantía de la sinceridad de sus convicciones publicando la *Historia filosófica de las dos Indias*, en la que colaboró el gran Diderot, y que fué acogida con entusiasmo en el extenso mundo conquistado entonces á la lengua francesa.

Juan Jacobo Rousseau, que resplandeció todavía con Voltaire en plena apoteosis como uno de los representantes por excelencia del período de evolución que precedió á la Revolución francesa, fué un retardatario en la lucha, puesto que su famoso *Discurso sobre los orígenes y los fundamentos de la desigualdad entre los hombres*, no se publicó hasta 1753, pero pronto removió la sociedad entera: se vió en él el precursor de un nuevo orden de cosas. Habiendo llegado al momento psicológico en que la clase elegante y refinada, desarro-

<sup>1</sup> Gaston Paris, *Revue des Deux-Mondes*, 15 IX, 1901.

## QUE

en los zarzales & en las hayas, donde se eleva á 5 ó 6 pies, & algunas veces hasta 10 en los sitios frescos & á la sombra; sus ramas, poco flexibles & que se cruzan irregularmente, están cubiertas de una corteza de color ceniciento, que distingue especialmente este arbusto, cuyas hojas, algo ovaladas & sin dentellones, son también de un verde blanquizco; sus flores, de un blanco sucio, son poco notables, aunque muy semejantes á las de la madre-selva; aparecen á principios de Mayo, vienen siempre á pares al nacimiento de las hojas & duran unos quince días. Su fruto, malo & nocivo, es una baya del tamaño de un guisante, que se vuelve roja & blanda cuando madura en el mes de Julio, & que no cae hasta las primeras heladas. Ese arbusto se da en todos los terrenos, resiste á todas las intemperies & se multiplica más que lo que se desea & de todas maneras.

*El chamæcerasus de fruto rojo, marcado con dos puntos.* Este arbusto no pasa de cuatro ó cinco pies de elevación; sus ramas, que se sostienen rectas, le permiten una forma regular; la flor, que tiene un ligero matiz púrpura obscuro, es menor que la de la especie precedente, & sin mejor apariencia; aparece á primeros de Mayo y suele durar quince días. Sus frutos, que maduran en Julio, son unas bayas rojas de mal gusto, notables por los dos puntos negros que se hallan en cada una. Este arbusto, originario de los Alpes & de Alemania, es muy robusto, arraiga en todas partes, se multiplica tan fácilmente como el anterior & por los mismos medios; pero tampoco se le conoce utilidad.

*El chamæcerasus de fruto azul:* es un arbusto muy ramoso de unos cuatro pies; sus flores, pálidas & pequeñas, se presentan pronto en la primavera, de la cual no son el ornamento. Su fruto, que madura al final del verano, es una baya azul, cuyo jugo ácido no es desagradable al gusto. Este arbusto no es delicado; se le puede multiplicar por semilla & por ramas tumbadas, las cuales han de ser acodadas si se quiere hagan suficiente raíz, para ser trasplantadas al cabo de un año; pero que se obtiene difícilmente por estaca.

*El chamæcerasus de fruto negro:* es un arbusto muy pequeño que se eleva á tres ó cuatro pies; sus hojas le distinguen de las otras especies por sus dentellones. Sus flores, que son pequeñas & de un color violeta poco acentuado, aparecen en el mes de Mayo, & les siguen unas bayas negras de mal gusto que maduran en Julio. Este arbusto prefiere la sombra & un terreno húmedo; es muy robusto, & se puede multiplicar por semilla, por ramas tumbadas & por estaca; no se le conoce todavía ningún uso. (c)

\* QUESO, la leche está compuesta de tres substancias diferentes: la nata, la parte serosa & la parte caseosa, ó el queso.

Esas tres substancias pueden separarse en toda clase de leches, formando así tantas clases de quesos á lo menos como animales lactíferos existen.

Nuestros quesos ordinarios son de leche de vaca. Los buenos quesos se hacen al principio de la primavera ó del otoño. Se toma la leche mejor & la más fresca, & con ella, desnatada ó no, se hace el queso.

Para hacer queso se toma el cuajo ó leche cuajada, que se halla en el estómago del becerro, & que se conserva salada, colgada en un sitio caliente en el rincón de la chimenea. Tómese esa leche: desláse en una cuchara con la leche que se quiera convertir en queso: extiéndase de ese cuajo desleído medio dracma sobre dos pintas de leche; & la leche se convertirá en queso.

## QUE

333

Entonces se le separa con una cuchara de desmatar: se tendrán preparadas unas vasijas agujereadas por los lados & por el fondo, & en ellas se pone el queso para enjugarse y moldearse.

Cuando está moldeado & seco, se come ó se sala, ó se le dan otras preparaciones. Véase el artículo LECHE, donde se dan más detalles sobre las diferentes substancias que de la misma se extraen.

Queso, (*Dieta.*) sabido es que el queso es uno de los principios constitutivos de la leche, de la que se le extrae por una verdadera descomposición para el uso de nuestras mesas.

Se preparan dos especies de queso; uno puro, es decir, únicamente formado por la parte caseosa propiamente dicha de la leche; otro que contiene ese mismo principio & la parte mantecosa de la leche ó la manteca.

El queso de la primera especie es grosero, poco ligado & muy propenso á agriarse; se le abandona á los campesinos. Todos los quesos que tienen alguna reputación & que se venden en las ciudades son de la segunda especie; son blandos, grasos, delicados & poco sujetos á agriarse; tienen olor & gusto agradables, á lo menos mientras son recientes: se les suele denominar *grasos* ó *mantecosos*. Varios cantones del reino suministran clases excelentes. El queso de Roquefort es considerado como el primero de Europa; los de Brie, de Sassenage & de Marolles no ceden en nada á los mejores quesos de los países extranjeros: los de las montañas de Lorena, de Franco-Condado & de las comarcas inmediatas imitan perfectamente el de Gruyere: el queso de Auvernia es tan bueno como el mejor de Holanda, etc.

Todos los médicos que han hablado del queso le han distinguido con razón en fresco ó reciente & en añejo, ó en fuerte & picante; han deducido otras diferencias, más ó menos esenciales, de la diversidad de los animales que han suministrado la leche; del olor, del gusto, del grado de salazón, etc.

Los antiguos pretendían que el queso fresco era frío, húmedo & ventoso, pero que excitaba menos la sed que el añejo; que estreñía menos el vientre; que no suministraba un jugo tan grosero; que nutría bien, & hasta que engordaba; sin embargo, era de digestión difícil, engendraba el cálculo & causaba obstrucciones, etc.

El añejo era caliente & seco, según su doctrina, & á causa de esas cualidades, difícil de digerir, muy propenso á engendrar el cálculo, sobre todo si era muy salado. Galeno, Dioscórides & Avicena condenaron su uso por esas razones, & además porque suponían que suministraba mal jugo; que estreñía el vientre & que se convertía en bilis negra ó atrábilis: declararon, no obstante, que tomado en pequeña cantidad, podía facilitar la digestión, especialmente de las carnes, aunque fuese difícil de digerir él mismo.

La mayor parte de esas pretensiones se hallan poco confirmadas por los hechos. El queso, á menos de hallarse absolutamente degenerado por la putrefacción, es muy nutritivo: la parte caseosa de la leche es su principio verdaderamente alimenticio.

El queso fresco, sazonado con un poco de sal, es, pues, un alimento que contiene en abundancia la materia aproximada al jugo nutritivo, cuya insulsez se corrige útilmente con la actividad de la sal. A las gentes del campo & á los que se dedican diariamente á trabajos pesados les conviene el uso de este alimento, que se hace más saludable todavía, como todos los demás, por la costumbre.

El queso hecho, es decir, que ha sufrido un

llándose aparte de la humanidad laboriosa de abajo, tenía ya mala conciencia de sus privilegios, de sus vicios, de su pretendida civilización, predicaba atrevidamente á aquellas gentes hastiadas y desengañadas de la vida, la vuelta hacia la Naturaleza y el trabajo renovador.

Además, proclamaba la igualdad entre los hombres: cuando Voltaire escribía la historia de un Luis XIV y de un Carlos XII, Rousseau evocaba una sociedad en que el derecho público había de nacer del contrato de todos los ciudadanos. Las reivindicaciones que habían de originar el socialismo del siglo siguiente se formulaban ya en sus escritos: «ciudadano de Ginebra», no le bastaba dar á los pueblos la forma republicana, quería también asegurarles el bienestar y la instrucción. Indudablemente no había llegado

aún á la concepción de que esas transformaciones políticas y sociales debieran realizarse por la libre voluntad de los individuos agrupados en sociedades que se formarían y deformarían para reconstituirse de nuevo, siguiendo las iniciativas personales y el juego de los intereses comunales creados por las condiciones del medio. Todavía muy simplista en sus concepciones, sólo contaba con la poderosa organización del Estado, al que concedía una fuerza irresistible. La razón de Estado, apoyada sobre la religión de Estado, hubiera podido aniquilar toda oposición; lógicamente, Rousseau había de



Gabinete de las Estampas.

DIONISIO DIDEROT, 1713-1784

Retrato por J.-B. Greuze.

producir un Robespierre. Sin embargo, la obra del siglo en general y la de Rousseau en particular eran infinitamente complejas, preñadas de consecuencias diversas, buenas ó malas, y ya era un gran progreso en el conjunto de la evolución que un autor presentara sus ideas sobre el funcionamiento normal de las sociedades, no como una utopía, sino como un plan propuesto á los pueblos para su realización. El hombre salía del ensueño para entrar en el mundo de la acción.

Otra revolución se había realizado, sobre todo por mediación de Rousseau: había mujeres que tomaban parte ardientemente en la propaganda de las ideas nuevas contra el mundo antiguo de la autoridad clerical y monárquica; quedaba definitivamente iniciado el ataque á la ciudadela por excelencia de la fe tradicional y del obscurantismo. La literatura nueva les autorizaba á salir de la ignorancia en que el siglo XVII — especialmente por la comedia de las *Mujeres sabias* — había querido mantenerlas. Las mujeres se habían apasionado y habían llorado á la lectura de la *Nueva Eloísa*; comprendiendo que el amor era cosa grave y no una sencilla diversión, aprendían á conocer la seriedad de la vida. Sabían, gracias á Rousseau, que la madre ha de ser «maternal» y no delegar sus cuidados y su amor á una mercenaria. *Emilio* les enseñaba también la importancia mayor de todos sus actos en la educación de los niños, que mañana habían de ser hombres y realizarían grandes cosas. La mujer del siglo XVIII, aunque tenida por inferior al hombre por Rousseau y reducida á una parte secundaria en su instrucción, se asoció de todo corazón á la obra de liberación intelectual, y ¡cuántas veces intervino para socorrer á los escritores pobres ó afligidos, para dar un asilo á los perseguidos, para salvarlos de la cárcel ó de la muerte! ¡Cuán eficaz fué su acción para desorganizar la represión, para impedir el funcionamiento de la autoridad, ridiculizada á los ojos mismos de los que la ejercían! Cada salón se rebelaba contra el altar y contra el trono. Pero cuán escaso era el número de los que osaban llegar hasta el término de sus principios de igualdad y de libertad! Todos se detenían, cada uno en el punto del camino donde personalmente le convenía. La mayor parte se conformaban con la existencia de un «gran Arquitecto del Universo», pero sin su cortejo de sacerdotes, y con la dominación de un rey, siempre que se rodease de filósofos,

Admitían la jerarquía de clases, hasta se llegaba á vituperar la «multitud», y se manifestaba satisfacción con que nadie careciera de pan.

El más lógico y el más atrevido entre los innovadores de la época fué Morelly, quien, ya en 1755, en su *Código de la Naturaleza*, exponía francamente la doctrina comunista, en los siguientes términos: «Conservar la unidad indivisible del fondo y de la convivencia común; establecer el uso común de los instrumentos de trabajo y de las producciones; hacer la educación igualmente accesible á todos; distribuir los trabajos según las fuerzas y los productos según las necesidades; no conceder al talento más privilegio que el de dirigir los trabajos según el interés común, y no tener en cuenta, para la repartición, la capacidad, sino solamente las necesidades, que preexisten y sobreviven á toda capacidad; no admitir retribución en dinero, porque toda retribución es inútil ó perjudicial: inútil en el caso en que el trabajo, libremente escogido, diera la variedad y la abundancia de los productos en cantidad superior á nuestras necesidades; perjudicial en el caso en que la vocación y el gusto no llenaran todas las funciones útiles». El comunismo tenía, pues, sus representantes, y hasta se propagó entre los hombres políticos, entre ellos Mably, uno de los más finos diplomáticos de Europa y enemigo de la Academia, quien acogió el *Código de la Naturaleza* y reconoció también que los hombres, desiguales de hecho por sus facultades y sus necesidades, son iguales en derechos.

Es evidente que la Revolución esperada se hubiera cumplido de una manera más pronta y segura si los protagonistas de la gran transformación hubieran estado á la altura de su enseñanza por la fuerza y la nobleza del carácter. Frecuentemente se hallaban desunidos, puesto que cada uno, más ó menos libre de antiguas preocupaciones, defendía sus convicciones personales; pero también muchos de ellos comprometían su propia causa por sus desviaciones ó sus vicios. Aparte del incomparable Vauvenargues, en su dulce austeridad, y del generoso Diderot, que extendía sobre todos su amplia benevolencia, ¿quiénes fueron los grandes escritores del siglo que honraban verdaderamente á la humanidad por la conformidad de su vida con sus principios? ¡Cuán grande fué el número de los rendidos, comenzando por los dos personajes más ilustres, Voltaire,